

Enseigner Hitler. Les adolescents face au passé nazi en Allemagne. Interprétations, appropriations et usages de l'histoire

Alexandra Oeser, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, [Coll. « Dialogiques »], 2010, 434 p.

Cet ouvrage est le résultat d'une enquête sur quatre établissements scolaires, deux à Hambourg, deux à Leipzig (ex-RDA). Et disons d'emblée que c'est une réussite, par la précision de l'analyse et par l'ampleur des questions soulevées : car, à partir d'une question qui pourrait paraître strictement pédagogique, et sur un sujet « sensible », l'auteur fait apparaître des différentiels inédits entre anciens et nouveaux *Länder*.

Alexandra Oeser ne part pas d'une conception prescriptive de ce que devrait être la connaissance du nazisme en Allemagne au XXI^e siècle, mais étudie les formes concrètes, souvent inattendues, que revêt la mémoire de cette période chez les adolescents, sous l'effet de l'école, mais aussi de la famille et du groupe de pairs. Les débats intellectuels et médiatiques sur le passé nazi ne les atteignent pas ; plus curieusement, ces mêmes débats ne semblent pas faire référence pour les enseignants interrogés, qui se réfèrent plutôt aux débats de leur jeunesse, notamment « 1968 » pour ceux de Hambourg, « 1989 » pour ceux de Leipzig.

Le même souci du concret amène l'auteur à bien distinguer enjeux de connaissance et enjeux moraux et politiques, et à refuser de considérer « les jeunes » comme une entité homogène, décrite le plus souvent comme ignorante et/ou blasée, face à l'explosion éditoriale des livres et documents sur le sujet. Les analyses générationnelles ignorent le plus souvent les différences sociales, comme Bourdieu l'a fait également remarquer. Et l'enquête met en évidence la complexité des formes d'appropriation du passé : on peut trouver saturation, rejet et ignorance parfois chez les mêmes élèves, ou, à l'opposé, le même rejet chez des élèves bien informés. Donc les distinctions entre le « trop » et le « trop peu » de mémoire, et les politiques publiques qui pourraient en découler, ne sont pas opératoires.

L'un des concepts fondamentaux de l'étude d'Alexandra Oeser est celui d'*Eigen-Sinn* (Lüdtke, 1993) : « sens propre » mais aussi « entêtement », parfois traduit inexactement par « quant-à-soi », tandis que l'*Eigen-Sinn* est une appropriation de l'espace social. Ce concept, pour Lüdtke, vise à décrire la vie ouvrière aux XIX^e et XX^e siècles en prenant ses distances par rapport à la problématique marxiste. Il décrit les formes de sociabilité ouvrière au travail, les « fuites » de la relation hiérarchique directe afin de se créer un espace et un temps à soi, un « entre-soi » ouvrier, l'existence parallèle et paradoxale d'une résistance et d'une distance à la résistance. Ce concept va être très heureusement modulé en fonction de la situation scolaire.

Le premier chapitre, « L'enseignement au service de la démocratie », marque le tournant de la guerre froide, qui modifie les programmes d'information des Alliés et

par conséquent les programmes pédagogiques, et souligne les différences de mémoires entre RDA et RFA : c'est ainsi par exemple que l'holocauste est minimisé dans les manuels d'histoire de RDA, au profit de la résistance antifasciste et communiste. Puis *Parler du passé nazi en classe et réussir à l'école* montre comment certains élèves peuvent, tout en adoptant la doxa scolaire sur le nazisme, tenir en même temps des discours ambigus ou contradictoires. La question du *genre* intervient aussi : les supports utilisés pour s'informer ne sont pas les mêmes. Les filles s'orientent surtout vers les romans, les autobiographies ; les garçons, qui ne se souviennent pas des romans lus par obligation scolaire, s'informent plutôt par la télé et certains journaux.

L'école, regroupant des adolescents de milieux divers, n'influence qu'indirectement les mécanismes d'appropriation des rapports (légitimes ou non) au passé. C'est là que le rôle des parents est déterminant, et qu'apparaît la différence entre Est et Ouest depuis la *Wende*. Les classes supérieures de RFA ont un sentiment de continuité des privilèges économiques et culturels, et d'une sécurité professionnelle et sociale, alors que la réunification a déstabilisé la RDA, même les classes privilégiées. Cette déstabilisation a des effets divers, parfois extrêmes : c'est le cas de Wolfgang, qui se revendique du néo-nazisme, et dont les parents ont tous deux perdu leur travail après la *Wende* et sont au chômage depuis plus de dix ans.

Ce positionnement global, d'origine familiale et sociale, amène parfois les élèves à adopter des attitudes différentes de celles des professeurs. À l'Ouest, à Hambourg, les élèves s'opposent au pessimisme politique de leurs professeurs, estiment que le régime politique est stable, qu'un retour au fascisme est inimaginable. « Ce contre quoi [leurs] parents se sont battus, aussi bien en termes de représentation (la croyance dans l'autorité) qu'en termes de mécanismes de pouvoir (les hiérarchies autoritaires) a, à [leurs] yeux, disparu. » Les professeurs de Leipzig, quant à eux, même contents de la fin du régime SED ont le sentiment que le passage à un régime pluraliste leur a été imposé de l'extérieur.

Des deux côtés, certains élèves sont « largués », indifférents, incapables de situer le nazisme dans le temps, dans les effets de sa politique, y compris la solution finale. D'autres sont « lassés », exaspérés d'un sujet omniprésent. Un tabou pèse sur la question : « Papi était-il nazi ? » C'est seulement dans 4 familles sur 120 que les enfants ont abordé volontairement le rôle du génocide juif dans le positionnement politique de leurs grands-parents. « Le prix à payer est trop important. » Typique à ce propos, l'anecdote du père qui brûle les photos de guerre du grand-père, sans que le fils pose la moindre question. Paradoxalement, le passé nazi et le passé de la RDA font l'objet de stratégies analogues, que ce soit dans l'évitement, la dénégation, ou la tentative de défendre malgré tout un bilan : « Les deux périodes "maudites" *ex-post* se superposent [...] : " Ma Mamie ne veut rien comprendre [dit une élève]. Que ce soit le national-socialisme ou la RDA, c'est "oui, ça s'est passé, ce n'était pas bien, mais ce n'était pas que mauvais non plus ! Adolf a aussi construit des autoroutes..." »

Certains adolescents utilisent les emblèmes nazis comme tactique pour tester les limites du cadre de légitimité. L'auteur montre, à propos des comportements « déviants » de certains élèves, que les expliquer par « un manque de compréhension

du génocide » n'est pas pertinent : c'est précisément en comprenant l'horreur de ce passé que la déviance peut se construire. Paradoxe rendu possible par le manque de contenu du « devoir de mémoire », accepté mais incompris, abstrait.

L'auteur démontre pour finir que l'interprétation totalitariste, à l'Ouest, et l'interprétation antifasciste, à l'Est, malgré leurs différences, ont un socle commun : « le nazisme n'est pas seulement le point de départ de ce raisonnement bipolaire, il lui est indispensable. » Les choses ont quelque peu changé après la *Wende* : « le nazisme a été partiellement remplacé par le passé de la RDA, qui représente la nouvelle référence, le “ passé dépassé ” dans les nouveaux Länder. »

La motivation personnelle de l'auteur (les deux branches, maternelle et paternelle, de sa famille ont été impliquées dans le nazisme), loin de nuire à la qualité scientifique de l'enquête, a certainement contribué à une démarche approfondie et nuancée.

Anne Roche, Université Aix-Marseille
